

Le petit galopin de nos corps

Yves Navarre

« Voilà donc ce que j'ai retenu par le tissu, la fibre dure des mots, la naïveté de mon émotion, de ce jour, avant que l'incident survienne. Incident grave puisque le carnet de ce voyage s'arrête là. Suivent ensuite des pages blanches, comme hâlées par le temps, gondolées par l'extrême sécheresse des tiroirs que l'on ferme à double tour, et que j'ouvre ce soir, de nouveau. Grand jour ! Et tout cela qui fut notre vie il ne reste donc que le poignard de ces notes, une continuité faite de bribes. Le présent même de la narration qui va suivre deviendra, le dernier mot écrit, passé révolu, fous que nous sommes de fabriquer du passé quand ce n'est pas de l'Histoire, avides de laisser une race quand bien même le principe de l'union de deux êtres est de ne point marquer. Toujours est-il qu'aujourd'hui, 12 mai 1935, j'entreprends de narrer le fait de ce jour passé, comme le présent ou à venir, puisqu'il devait par la suite s'ancrer en nous et au plus profond de chacun de nous deux, bouleverser, tourmenter, jeter des au secours sourds.

Révolu est contenu dans révolution. Il en est le début. Ces jours-là de janvier, à Taormina, le ciel était bas, l'air était vif, la mer nerveuse et sombre. Nous avions pris pension en dehors de la ville, Viccolo della Palomba, une ruelle proche du vieux port. Sitôt rentrés de nos visites et promenades, à peine rafraîchis par l'eau des jarres que nous nous versions tour à tour sur les épaules, les pieds dans des vasques de porcelaine, vite séchés par ces serviettes rugueuses que nous nous tendions pour nous réchauffer, nous nous habillions, pour le soir, de batiste et de laine, et nous descendions vers le port, puis la jetée pour observer la mer, au couchant, et ceux des pêcheurs qui se hasardaient à lancer leurs filets à moins d'une lieue, au large. Nous guettions alors les prises, le miroitement des poissons à la levée des nasses et des lignes, jusqu'à ce que la nuit nous encercle.

Sandro est devenu notre ami. Le premier jour. Dès notre arrivée. Comme s'il nous avait guettés à la descente du courrier. Mais il me faut pour narrer cela le présent indicatif. Non pour créer une éternité, mais pour respecter ce qui en fait vibre, frissonne, n'en finit pas de frémir. Souvenirs : ces boîtes frétilantes d'insectes qui se chevauchent et se reproduisent dans une nuit qui est leur jour. Et voilà qu'à mon tour je croque de l'image !

Sandro vient vers nous, souriant, le cheveu fou, l'œil vif, main tendue. Il nous surprend en flagrant délit de rigueur et de raideur. Nous ne sommes, après tout, que deux voyageurs anonymes guindés de timidité. Pourtant, c'est nous qu'il choisit. Il y a dans son regard une connivence amicale, comme un passé de rapports partagés, une longue attente enfin sanctionnée par une étreinte. Nous nous prêtons à son jeu, ou du moins à ce que, dans un premier temps, nous considérons comme ludique : nous lui serrons la main. Il éclate de rire. Ou bien de joie. Il a la main large, empoignade. "Shake-hand" dit-il en nous prenant pour des Anglais. Joseph lui explique que nous sommes natifs du Sud de la France. Tout ceci dans un italien qui tient plus du latin que de la langue officielle. Sandro regarde Joseph, ma regarde. Tour à tour, il nous prend la main, à deux mains. Main portante du dessous, et main

couvrante du dessus, ses mains à plat comme pour d'un geste inhabituel, accueillant, nous indiquer qu'il nous guidera. Ce premier geste résume tout.

Sandro nous conduit au Viccolo della Palomba, chez sa grand-mère qui, dit-il, loue des chambres aussi belles que celles des notables. Il porte nos valises. Hume l'air et nous conseille de le respirer. Nous nous approchons de la mer. Il sifflote. Nous le suivons, puis nous l'encadrons. Instinctivement, je retire mon manteau de voyage. Sandro sourit. Est-ce pour ce sourire que, depuis, je n'ai jamais fermé les boutons d'aucun de mes manteaux, même face au froid le plus vif? Ce manteau, tribut, était de trop. L'hiver sicilien est doux. Sandro, en chemise, avant-bras nus, semblait me narguer. Je me sentais comme déguisé. Et lui, plus en accord que moi avec le vent serpentant, levant les poussières grises des ruelles, gonflant sur les toits de grands draps blancs. Joseph aussi retira son manteau. Nous échangeâmes un regard complice. Sandro venait de gagner une part profonde de nous-mêmes. Peut-être allions-nous enfin apprendre à voyager.

Sandro fait claquer les volets de notre chambre. Sandro se jette sur le grand lit et se fait rebondir de tout son long, de tout son corps, en vantant la qualité de la couche. Puis devant notre gêne, il se redresse, remet en place drap, couverture et oreillers, sans un pli, au carré. Joseph s'approche de la fenêtre. Il m'évite. Je souris faiblement à Sandro. Il a compris : un seul lit. Une obligation pour Joseph et pour moi, un hasard pour nous guider, nous conduire ? Sandro fait une moue, hausse légèrement les épaules. Sans doute nous croit-il hypocrites. Je lui souris de nouveau. Son regard étonné me désarme. Il a seize ans à peine. Nous sommes jeunes aussi, Joseph et moi. Toutes ces maladroites sont notre langage, un langage silencieux auquel Sandro participe en ouvrant nos valises et en rangeant précautionneusement nos vêtements. Je me souviens du bruit grinçant de la porte de l'armoire, des gestes précis de Sandro, du regard échangé avec Joseph quand il s'est retourné, un regard amusé, comme une blessure. Et quand Sandro, valises vides, armoire refermée, est allé chercher des serviettes et remplir les jarres, Joseph s'est approché de moi et a murmuré "C'est à prendre ou à prendre. Pas d'alternative...". »

(pages 22 à 26 de l'édition Robert Laffont, 1977)